

Charles Maignart

Prêtre de l'Oratoire

Entré: 1614

Né à Vernon (Eure) le

1575

Mort à Port Royal des Champs, le 15 janvier 1650

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
ps. de l'Oratoire

Voir :

Adry : C. IV. p. 2.

Battard : C. I. p. 309-319 notice = C. II. p. 198. STPé

Bicaïs : C. I. p. 244.

Bougerel : C. I. p. 86.

St Pierre : Port Royal, 2^e édition. C. I. p. 490 = C. II. p. 228.

Goujet : Bibliothèque française. C. XVI. p. 121.

Nécrologe de Port Royal - C. I. p. 45.

Supplément au Nécrologe.

Du Fosse : Mémoires, Rouen, 1879, C. I. p. 50-51.

XXXVI. — Le Père Charles Maignart

Entré en 1613, sorti en 1643, mort en 1650.

Charles Maignart entra prêtre dans l'Oratoire, et fut reçu dans la maison de Paris le 19 octobre 1614 (1), ou, selon le P. Bourgoing, dès l'an 1613, âgé pour lors de vingt-huit ans (2). Il était natif de Vernon, d'une famille établie à Rouen, ce qui a fait croire à notre ancien catalogue qu'il en était.

Lui et sa famille nous rendirent des services considérables pour y favoriser notre établissement, qui fut un temps assez traversé. M. de Bérulle, qui y avait été préparer les voies, quand il y envoya en 1617 le Père Bourgoing pour le commencer, lui recommanda de s'adresser, comme à nos meilleurs amis, à M. Maignart, avocat au Parlement, et à sa femme, sœur de M. Hallé, conseiller au grand Conseil, qui nous était aussi dévoué. Ils nous cédèrent, pour nous loger, la maison où ils habitaient, et nous y demeurâmes quatre ans, en attendant qu'ils en eussent acheté une proche de la chapelle de l'hôpital, que le roi nous donna depuis.

Dès le mois de janvier 1618, le Père Maignart fut substitué au P. Bourgoing à Rouen (4). M. de Bérulle, connaissant sa suffisance et sa vertu, l'y envoya supérieur (5), et il le fut sans discontinuation jusqu'en 1631, ayant formé

(1) Ancien catalogue.

(2) Ce Père, dans la visite qu'il a faite à Rouen en 1631, lui donne 46 ans, et dit qu'il est entré en 1613.

(3) Voir Rouen.

(4) Reg. de Rouen.

(5) HAMON, *Nécrologe de Port-Royal*.

et gouverné cette maison près de quinze années de suite, dans des temps assez difficiles (1).

Pendant son séjour, il fut nommé à la cure de Sainte-Croix-Saint-Ouen, qu'il garda vingt-deux ans, et il acquit une si grande réputation de bon pasteur et de prédicateur évangélique, que non seulement ses paroissiens, mais même toute la ville l'avaient en singulière vénération.

Il était en grande relation avec l'abbé de Saint-Cyran, qu'il consultait de temps en temps sur les difficultés qui lui survenaient dans l'administration de sa cure, et, plein des maximes sévères de cet abbé, il était malaisé qu'il ne rencontrât quelquefois des contradicteurs. On trouve divers extraits des lettres qu'il lui écrivait, dans *Le progrès du Jansénisme*, donné par le P. Pinthereau, jésuite, sous le nom du sieur de Préville. Mais ces extraits nous sont doublement suspects, tant à raison de la main dont ils nous viennent, qu'à cause qu'on se contente de faire de prétendus précis de ces lettres sans faire profession d'en rapporter les propres termes, et c'est à la faveur de cette supercherie qu'on lui fait écrire de Rouen, du 12 juillet 1629, qu'il s'affermirait journallement en la créance qu'au sacrement de pénitence il n'est pas nécessaire de confesser le nombre de péchés mortels, ni les circonstances qui changent l'espèce, pourvu que la contrition soit telle qu'il faut, maxime qui, dans sa crudité, sent bien plutôt le jésuite que le père de l'Oratoire, et que le P. Maignart, si elle est de lui, n'avait apparemment avancée que dans le cas d'un homme hors d'état de se rappeler ses péchés en détail, tel qu'à l'article de la mort.

C'est encore avec la même bonne foi que, du 4 décembre 1632, on le fait s'expliquer sur le compte du livre du Père Gibieuf en des termes qui marquent très peu d'estime et des sentiments et de la personne de cet auteur, jusqu'à lui faire dire de lui qu'il n'est pas *de semine virorum illo-*

(1) M. Hamon dit : *Plus de 15 ans*, mais les registres de cette maison disent que le Père Allard lui succéda en 1631, ce qui ne fait que 14 ans.

rum per quos salus facta est in Israel. Il lui fait blâmer la manière dont il explique la liberté, lui fait dire qu'il s'est servi du nom et de l'autorité du cardinal de Bérulle comme feraient de petits oiseaux qui, pour voler au-dessus de leur portée, se guinderaient sur un aigle; que, quoique ce cardinal n'ait nullement été de l'opinion des jésuites sur la nature de la liberté, l'efficacité de la grâce, et plusieurs autres points semblables, jamais néanmoins, s'il vivait encore, il n'approuverait tout ce que le P. Gibieuf a écrit, en suite de la vraie notion de la liberté, avec un mélange de plusieurs grandes et dangereuses faussetés, qui ont pour origine la bassesse, bien qu'il ne le paraisse pas à tous, de son humeur et la grande médiocrité naturelle de son jugement et de son esprit.

Mais comment accorder cela avec deux longues lettres manuscrites du Père Maignart au Père Gibieuf de l'année suivante 1633, que nous avons à l'Institution, où, lui rendant compte du nouveau livre que le jésuite Théophile Raynaud venait de faire imprimer contre lui, sous le titre de *Nova libertatis explicatio*, après un fidèle extrait, tant des inepties que des propositions fausses et erronnées qu'il contenait, on sent dans le Père Maignart un cœur solidement chrétien et qui s'intéresse pour son ami, dans la manière vive et sincère dont il gémit des excès de ce fougueux écrivain et de l'indignité de son procédé, en attaquant dans le système de l'auteur, qu'il veut combattre, celui de la grâce médicinale de Notre Sauveur. Est-il à présumer que la même bouche soufflait, presque en même temps, le froid et le chaud? Et n'est-il pas bien plus naturel de lever ces contradictions, en suspectant la bonne foi du Jésuite et la fidélité de ses prétendus extraits?

Quoi qu'il en soit, il continue de lui faire écrire à M. de Saint-Cyran, du 3 avril 1635 : *Serait-ce contre votre conseil de prêcher que Bellarmin a beaucoup mis d'empêchements à la conversion des Huguenots, par plusieurs de ses opinions,*

comme quand il enseigne que les images méritent un honneur intérieur, bien que moindre de celui de leur prototype? J'ai dit beaucoup de choses semblables en mes prédications de ce carême, et je n'ai aucun scrupule de conscience, bien que les bruits aient été fort grands contre moi. Il y en a même qui disent que je dois craindre quelque mauvais office de la part des religieux de longue et de courte robe... Tous les religieux de longue et de courte robe m'en veulent extrêmement, et plus que je ne vous saurais exprimer, à cause de mon humeur. Il y en a qui doutent si je dois aller à Paris, à cause de cela, du moins si tôt.

Quant aux bruits dont il parle là, nous verrons bientôt qu'il en était quelque chose, et ce qui y avait donné sujet. Achéons seulement de transcrire ici tous les extraits du Jésuite.

Le Père Maignart écrit donc encore à son ami, du 20 novembre 1636 : *M. l'official de Rouen me doit, à ce qu'on dit, faire citer devant lui pour comparaître en jugement, à cause de l'impression et distribution des feuilles, que je vous envoyai, à plusieurs curés de cette ville et à mes principaux amis et autres personnes de qualité. Ce qui commence à faire assez de bruit dans les esprits de plusieurs... M. Singlin m'obligerait beaucoup, s'il pouvait faire approuver, par quelques docteurs de Sorbonne, la proposition qui est dans ces feuilles. Car je ne doute point que mes parties ne poursuivent sa condamnation par autant de docteurs qu'ils pourront. C'est la vérité que j'ai grand besoin de cela ; de quoi, néanmoins, je me passerai volontiers, si je mérite d'en être privé, non pour avoir dit faux, mais pour n'avoir peut-être pas été assez prudent, principalement ayant laissé écrire que j'avais prêché cette proposition, telle qu'elle est dans les feuilles.*

Et encore du 28 décembre 1636 : *Je vous prie de me mander si je serai reçu chez les Pères de l'Oratoire, allant à Paris, à cause qu'en cette ville ils avaient commencé à me désavouer ; ce qui m'oblige encore de vous demander ce que*

je dois faire à ceci, si les Capucins, comme on le dit, poursuivent en Sorbonne et ailleurs, contre moi et ma proposition. J'oubliais de vous dire que mon écrit contre le Capucin est tout prêt. Il contient plus de cent pages, la plupart de saint Augustin.

Or voici maintenant quelle était cette proposition attaquée, et l'écrit apologétique que publie le Père Maignart pour la défendre.

Factum ou recueil de saint Augustin et des autres Pères en faveur de la grâce de JÉSUS-CHRIST, pour être présenté à Monseigneur l'illustrissime et révérendissime archevêque de Rouen, primat de Normandie, et à Messieurs les illustrissimes et révérendissimes évêques, ses comprovinciaux, afin de recevoir leur jugement au premier concile provincial, selon l'assignation qui en a été faite par le commandement de mondit seigneur l'archevêque, sur un différend de doctrine entre le curé de Sainte-Croix de Rouen, défendeur, et le gardien des Capucins de Caudebec, l'accusant d'hérésie et le menaçant de prêcher publiquement contre lui, pour avoir seulement dit, conformément à la doctrine de saint Paul aux Romains, C. 14, v. 23, que tout ce qui ne procède point de la grâce actuelle et surnaturelle de N.-S. JÉSUS-CHRIST est péché, prenant ce mot de péché en sa propre et commune signification, à l'exemple du même apôtre en ce lieu-là, expliqué par saint Augustin et les autres saints Docteurs; comme le curé de Sainte-Croix fait voir en tout ce mémorial des Pères, distingué pour une plus grande clarté en trois principales parties ou divisions avec la conclusion qui les suit, pour lui servir de justification contre les calomnies du Père Capucin et pour rendre raison de sa doctrine devant ses juges assemblés au concile, après leur avoir très humblement remontré comme il s'ensuit.

J'ai cru devoir copier entièrement le long titre de cette brochure d'une quarantaine de pages in-4°, sans nom d'imprimeur, ni date donnée, mais qui est sûrement de l'an 1637, parce qu'il nous met au fait de cette querelle du

P. Maignart, et qu'il explique l'occasion et tout le dessein de l'ouvrage. Aussi bien le reste n'est presque qu'un tissu de textes latins de saint Augustin et des autres Pères, ses disciples, qui font la preuve complète de la proposition qui est dans le titre, sans presque aucune réflexion de sa part, pour en tirer l'induction.

Dans l'épître préliminaire à l'archevêque de Rouen et aux évêques de la province, où le Père Maignart se nomme, il dit que son adversaire, qui s'appelait le P. François de Grasse, gardien des capucins de Caudebec, l'a aussi déféré et accusé d'hérésie, pour avoir prêché, non pas en termes exprès, mais autant que la prudence d'un simple prédicateur, qui désire plus profiter que plaire, le lui a pu permettre: que pour éviter le péché en tout, il fallait vivre chrétiennement en tout, appliquant cette maxime générale aux œuvres de miséricorde envers les pauvres et excitant ses auditeurs à faire l'aumône, non seulement de tout leur pouvoir, mais encore d'une manière qui leur fût aussi utile qu'aux pauvres mêmes, c'est-à-dire non pas seulement d'une manière humaine et naturelle comme pourraient faire des infidèles et des hérétiques, mais d'une manière chrétienne, comme le doivent tous les catholiques; non seulement pour rendre leurs œuvres plus parfaites, mais aussi de peur qu'elles ne soient, comme elles seraient assurément, un vrai et réel péché, non pas à cause, dit saint Augustin, que le pauvre est assisté, mais parce que cette action, ne procédant point de la grâce de Dieu, vient nécessairement de la concupiscence de l'homme, c'est-à-dire de ce mauvais arbre, qui non seulement ne peut apporter aucun bon fruit, mais qui, dans l'état libre de l'homme, n'en rapporte jamais que de très mauvais et par conséquent des péchés.

Après quoi, entrant en matière, il compose sa première partie, ou division, des textes de saint Augustin, Origène, saint Léon, saint Prosper, saint Fulgence, qui ont expliqué de la foi proprement dite ou de la grâce, le *quidquid*

non est ex fide, etc. de saint Paul. Dans la deuxième, il rapporte ceux où les Pères disent, en termes exprès ou équivalents, que ce qui se fait sans grâce est péché. La troisième est pour ceux où ils disent que, sans elle, il n'y a ni vraie vertu ni aucune bonne œuvre; et il finit par des extraits des oraisons de l'Eglise, de quelques thèses de Sorbonne soutenues en 1635, protestant à la fin qu'il se prépare à recevoir, avec le respect et l'obéissance convenables, le jugement qui sera rendu par le premier et prochain concile provincial de sa métropole, devant lequel il a été assigné, avec le Père Capucin son dénonciateur.

J'ai parcouru ce concile, qui fut tenu à Gaillon trois ou quatre ans après, et n'y ai rien trouvé touchant cette dispute. Ainsi je ne sache pas qu'il y ait eu aucun jugement rendu. Le prélat, François I^{er} de Harlay, nous aimait, et nous faisait enseigner alors la rhétorique et la théologie dans son palais, pour faire dépit aux Jésuites, dont il était mécontent, comme on verra sous l'article de Rouen. Quoi qu'il en soit, le Père Maignart, suivant son zèle, donna encore l'ouvrage suivant :

Stances chrétiennes pour louer Dieu, nous humilier devant lui et rabaisser par son amour ceux qui enseignent, ou avec Pélage que l'œuvre de la nature n'est point péché; ou avec Calvin que l'œuvre même de la grâce est péché, contre la foi de l'Eglise qui est au milieu de ces deux extrémités; et pour servir d'explication tant de la vraie doctrine, contenue dans mon factum que de la fausse qui est publiquement enseignée dans l'anti-factum. A Paris, 1638. Brochure in-4^o de 28 pages.

A la tête est une épître aux évêques de la province, où il dit qu'à l'imitation de saint Prosper, dont il soutient la doctrine, il a cru pouvoir, comme lui, se récréer à composer des vers sur cette matière, depuis surtout qu'au jugement des plus savants, il a eu jusqu'ici quelque avantage sur les ennemis secrets de cette doctrine; et, en attendant

l'entière victoire, qu'il espère de leur intégrité et de leur lumière, il leur offre ces stances chrétiennes, qu'il soumet à leur jugement, et signe : Charles Maignart, prêtre de l'Oratoire, curé de Sainte-Croix, datant du 9 mars 1638.

L'ouvrage n'est autre chose que les textes latins des Pères de son factum, mis en rimes, aussi littéralement et aussi crûment qu'il a pu. En voici quelques échantillons :

L'homme n'est que péché, que malheur, que misère,
Sans la grâce, l'esprit, l'amour de JÉSUS-CHRIST.
Si tu veux être heureux, suis toujours sa lumière,
Être, vivre, mouvoir, n'est rien sans son Esprit...

Priez par son amour, et non pas par la crainte,
Car sans l'amour, l'esprit ne peut vraiment prier.
Sans l'amour, l'oraison est une oraison feinte
Il n'y a que l'amour qui peut le suppléer...

Elle a perdu sa première puissance
Par son péché, non pas sa liberté
Qui n'est sans Dieu, qu'une captivité,
Un exil vrai, une pure impuissance.

Tu ne peux rien, si ce n'est pour le vice,
Que tu commets par la nécessité
De ton état, si tu n'es assisté
De JÉSUS-CHRIST notre seule justice.

On voit, à la fin des stances, qu'un autre religieux que le Capucin était entré en lice avec lui, et avait fait un livre où il enseignait que sans la grâce intérieure de JÉSUS-CHRIST nous pouvons quelquefois bien vivre, éviter le péché et faire les œuvres véritablement bonnes. Il combat ces maximes dans quelques-unes de ses stances ; en quoi il est plus heureux que dans les pointes et les allusions fréquentes qu'il fait au nom de ce Père, qui était un augustin, nommé *Martin Lenoir*, lesquelles sont d'une grande fadeur.

Il finit par protester que l'auteur de l'anti-factum lui en impose, et lui fait dire ce à quoi il n'a pas même pensé, et assure qu'il condamne avec le saint concile de Trente tous

ceux qui diraient que toutes les actions d'un homme en péché mortel sont autant de péchés mortels, soutenant seulement que, selon la foi de l'Eglise, les décisions des conciles et la doctrine des Pères, sans en excepter pas un, toutes les actions d'un homme, soit en grâce, soit en péché, sont un vrai et réel péché quand elles ne procèdent pas de la grâce de Dieu, non habituelle, mais actuelle, surnaturelle, intérieure, prévenante et coopérante; et il cite à ce sujet le : *Omne etenim probitatis opus nisi semine veræ*, etc... de saint Prosper.

Les premières prières et instructions pour les enfants, avec les autres instructions sur l'oraison dominicale, le symbole des apôtres, les commandements de Dieu et de l'Eglise et les sept sacrements, par M. Charles Maignart, prêtre de l'Oratoire et curé de Sainte-Croix-Saint-Ouen.

C'est un petit in-12, de 40 pages, avec l'approbation de l'archevêque de Rouen, en date du 13 décembre 1639, et c'est une deuxième édition, en ayant trouvé une autre de 1627, où il promet celle-ci. Il dit qu'il s'y est proposé trois choses : de se rendre solide, clair et succinct tout ensemble, et il me paraît qu'il a également réussi dans ces trois points. Car, pour me servir de ses termes, afin de parvenir à la solidité, de plusieurs bonnes choses, il a choisi les meilleures pour la clarté, il a évité la multiplicité et la sublimité des paroles; et pour parvenir à la brièveté il a dit beaucoup de choses en peu de mots. Il n'emploie point la méthode des demandes et des réponses, sans doute pour abréger. Il fait sur les commandements un précis de la morale chrétienne expliquant les devoirs de l'homme, selon ses divers rapports, d'une manière solide. En général, il s'attache plus aux vérités morales qu'aux dogmatiques, ne touchant guère de celles-ci que les points de controverse et coulant légèrement sur les autres.

Il avait fait un autre écrit qu'il avait intitulé : *L'aujourd'hui évangélique*, pour expliquer l'endroit de l'évan-

gile où JÉSUS-CHRIST nous défend de nous mettre en peine du lendemain.

Il aimait extrêmement la pauvreté, et se défaisait peu à peu de tous ses livres, tant par amour de cette vertu que pour se réduire au simple nécessaire, ne se réservant pour cela que la seule Bible, persuadé que l'usage des autres bons livres n'est, le plus souvent, que pour servir de délassement et d'appât à notre curiosité (1).

Le Jésuite, cité ci-dessus (2), prétend aussi que le Père Maignart se trouva compliqué dans les affaires d'un certain M. de Troye, accusé d'être du nombre de ces illuminés dont le cardinal de Richelieu fit faire de si sévères recherches par son Père Joseph.

Il ajoute qu'on trouva, apparemment dans la même cassette de M. de Saint-Cyran sur laquelle il a donné ces extraits de lettres, un testament du Père Maignart, où il léguait 200 écus pour aider à l'instruction de deux ecclésiastiques en la vraie et solide doctrine de l'Eglise, non seulement contre les fausses maximes et les dangereuses propositions de quelques casuistes et autres auteurs du temps, dont il faisait ledit M. de Saint-Cyran son exécuteur. Et si ce fait n'est pas vrai, il est du moins fort vraisemblable, ayant toujours fait également profession de zèle pour l'exactitude de la morale, et d'estime pour la personne de M. de Saint-Cyran.

Il fit apparemment cette fondation, avant la prison de cet abbé en 1638. Ensuite, dégoûté de tant de traverses qu'il avait eu à essuyer, il se démit de sa cure entre les mains du P. de Saint-Pé, au commencement de l'an 1643 (3).

Enfin, l'amour de la pénitence et de la solitude l'ayant porté à quitter la charge des âmes pour ne vaquer plus

(1) *Suppl. au Nécrologe de Port-Royal*, page 84.

(2) PRÉVILLE, *Progrès du Jansénisme*.

(3) *Reg. de la maison de Rouen*.

(4) HAMON, *Nécrol. de Port-Royal*.

qu'à l'ouvrage de son salut, il se retira premièrement à l'abbaye de Saint-Cyran, où il vécut 5 ans, et, depuis, dans le monastère de Port-Royal-des-Champs, où il ne fut que sept ou huit mois, la mort l'ayant bientôt après enlevé. Mais, pendant ce peu de temps, il édifia beaucoup tout le monde par sa bonté, sa douceur et surtout par une application continuelle aux choses de Dieu et aux vérités chrétiennes, dont il avait le cœur et l'esprit tellement remplis que lorsqu'il se trouvait engagé à rompre le silence, ses discours n'étaient que de Dieu et des mystères de JÉSUS-CHRIST.

Après une longue maladie, qui lui laissa toujours l'usage de la raison, il mourut en la 65^e année de son âge, le 15 janvier 1659, dit M. Hamon, ou plutôt dans la 75^e, selon le calcul du P. Bourgoing. Car, selon celui de M. Hamon, il n'aurait pas eu l'âge d'être prêtre lorsqu'il entra parmi nous, quoique selon nos livres il le fut déjà. L'historien de Port-Royal continue : « Dans ses derniers moments, il ne désirait plus rien que d'être avec Dieu, répétant souvent ces paroles du cantique de saint Thomas d'Aquin : *Quando fiet illud quod tam sitio, ut te revelata cernens facie, visu sim beatus tuæ gloriæ*. Trois ou quatre heures avant sa mort, comme on lui découpait une jambe où la gangrène s'était mise, il dit en souriant dans le fort de la douleur : *Voilà le chemin du ciel*. Son corps fut inhumé dans l'église de Port-Royal, devant l'autel de Saint-Laurent. »

grâce de M^{me} Maignant, son épouse, contre l'usage ordinaire de l'Eglise, obtint la permission de recevoir les sacres sacrés, avant qu'elle eût prononcé elle-même ses vœux

Ordre = Bibl. des écrivains de l'Oratoire = (Bibl. N^{de} fonds fr. 25.684) t. IV, p. 2 =

Nécrologe des plus célèbres défenseurs de la vérité, t. I, p. 45 =

Le P. Charles Maignant, prêtre de l'Oratoire, d'une famille distinguée de Rouen, entra dans cette Congrégation peu de temps après qu'elle eût été établie par M. de Berulle. Sa vertu et ses talents le firent choisir pour être supérieur de la maison de Rouen. Il y demeura 15 ans, après quoi il fut pourvu de la cure de St Croix de cette ville. Il s'y distingua par les qualités de bon pasteur et de prédicateur évangélique. Surtout des vérités de la grâce, il les prêchait avec force ; ce qui lui attira des traverseries de la part des capucins qui le firent passer pour janséniste mais il n'eut pas de peine à se justifier.

Il se détermina enfin à quitter sa cure pour ne s'occuper que de son salut. Il chercha une retraite où il pût exercer son zèle pour la pénitence. Il choisit d'abord l'abbaye de St Germain où il demeura 5 ans. Ensuite il se retira à Port Royal des Champs, où, au bout de 8 mois, il consuma son sacrifice après une longue maladie. Quelques heures avant sa mort, comme on lui découpaient une jambe où la gangrène s'était mise, il dit en souriant sans le fort de sa douleur : « Voilà le chemin du ciel ! »

Il mourut le 15 janvier 1650, âgé de 65 ans. (Nécrologe de P. Royal)

Goujet = Bibl. française, t. XVI, p. 121 =

Donne un article sur Charles Maignant. Il rapporte à peu près les mêmes choses que ci-dessus et ajoute :

- 1° Dès 1638, étant curé de St Croix à Rouen, il donna des sermons chrétiens pour louer Dieu où il expose avec netteté les vérités de la grâce et prouve sa nécessité pour toute œuvre chrétienne contre Pelage, Calvin et autres hérétiques. C'est un petit in 4, imprimé à Paris et qui est devenu rare. Je ne puis assurer qu'il ait composé d'autres poésies. Mais on connaît de lui un ⁽¹⁾ factum apologétique de ses sentiments sur les matières de la grâce qu'il adressa à M. l'archevêque de Rouen
- (2° Si aujourd'hui évangélique pour populiens et ennemis de l'Evangile où M. S. defend de se mettre en peine du lendemain. On peut lire sur cela un Mémoire de M. du Cambout de Fombasleau daté du 12 avril 1684.
- Goujet renvoie au Supplément du Nécrologe de Port Royal et au Nécrologe même.

Nérologe de Port Royal

Pendant ce temps (de 8 mois) qu'il demeura à Port Royal des Champs, il a beaucoup édifié tout le monde par sa bonté, sa douceur, et surtout une continuelle application aux choses de Dieu et aux vérités chrétiennes. Tout il avait l'esprit et le cœur tellement remplis que, lorsqu'il se trouvait engagé à rompre le silence, ses discours n'étaient que de Dieu et des mystères de J.C. Dans ses derniers moments il ne désirait plus que d'être avec Dieu, répétant souvent ces paroles du cantique de S. Thomas : « quando fiet illud quod tam sitio ! »

Son corps est inhumé dans notre église devant l'autel de S. Laurent.

Actes m.

M. M. 607, 1^{er} catalogue, M. 624 =

Charles Maignard, prêtre.

M. M. 608 page 6 N^o 108 =

Le Père Charles Maignard, natif de la ville de Rouen, reçu en la Congrégation l'an 1614 au mois d'octobre et prit la robe le 9 du même mois en la maison de Paris, étant prêtre.

Listes des assemblées =

1641, Rouen.

Jean Dagens : Correspondance du Cardinal Pierre de Beaulieu, Paris, Desclée de Brouwer, 1937, 3 vol. in 8^e.

C. I, lettre 150, page 257, au P. Bourgoing, supérieur de Dieppe, 11 Xbre (1617)

Il y a longtemps que le P. Maignard désire être retiré de Dieppe : j'ai attendu jusqu'à votre retour. Et si vous jugez que son désir ou son infirmité le requièrent, vous le pouvez envoyer à Orléans en la maison que N.S. nous y a donnée, où il pourra suppléer à quelque chose de ce que le P. Beauguenard et le P. François (Aubert) y accomplissent, lesquels je dois envoyer à Goutte dans 8 ou 10 jours.

C. II, lettre 194, p. 1, au P. Martin, sup. à Dieppe, 3 janvier 1619 =

La prudence, la charité, la correspondance que vous devez tous observer les uns envers les autres, vous devaient faire épargner et oublier au bon P. Maignard et ne pas user de cette sévérité, beaucoup moins avec l'éccl^e et le scandale qui a paru.

Lettre 243, p. 68, de la Mère Marie de Jésus, prieure à Caen, sept. 1619 =

Le P. Antoine de la Claverie sera propre à l'économie et non à autre chose et je suis fort marié que le P. Maignant par sa bonté s'a proposé (directeur des carmélites) (Maignant à cette date sup. à Rouen)

Lettre 303, p. 180, à Jéhu, 20 Nov. 1620 =

J'écris au P. Maignant pour le faire retourner à Rouen et y prendre le soin et la direction de cette maison. Je vous supplie bien fort de faire en sorte que cela soit et d'user de l'autorité que je vous donne pour cet effet.

Actes mss des 1^{res} Assemblées

1631 il est supérieur à Rouen et assiste à l'Assemblée.

Le P. Maignant

(1)

† solitaire à Fort Royal en 1650

avant 1650 fut curé de St Croix de Rouen

Du Fosse = Mémoires Rouen 1879 t. I p 50-51

« Le R. P. Maignant... ayant donc comme beaucoup d'autres, entendu parler de l'abbé de St Cyren, dont la réputation se répandait dans toutes les provinces, et le bruit de sa sortie de prison étant venu jusqu'à lui, il résolut de l'aller trouver et de consulter une si grande lumière sur ses difficultés de conscience qui le troublaient....

ayant trouvé le moyen de parler à cet homme si éclairé, il lui ouvrit tous les secrets de sa conscience, et il répandit son cœur dans le sien pour y trouver le secours qu'il cherchait. L'abbé lui parla sur le sacerdoce, sur la vocation aux charges ecclésiastiques et sur la conduite des âmes en cette manière excellente, qui se fait sentir au cœur encore plus qu'à l'esprit, et lui découvrit ces grandes vérités de l'écriture et des Pères qu'on voit regardées dans ses notes de ses lettres, et particulièrement dans la 56^e et dans la dernière du 2^e volume. Le P. Maignant n'écoula pas d'une manière indifférente ce que lui disait l'abbé. Mais il paraît qu'il avait ces oreilles intérieures dont il est parlé dans l'écriture et que JC demandait pour entendre les vérités qu'il prêchait aux peuples. Il prit feu à ce qu'on lui dit, et ne se contentant pas d'admirer spéculativement ce qu'il étonnait, il se l'appliqua à soi-même. Il crut, comme St Antoine, que c'était pour lui que l'esprit de Dieu avait enseigné à son Eglise les règles de la conduite chrétienne qu'on lui annonçait. Il fit une sérieuse réflexion sur tout ce qui regardait les intérieurs de sa conscience. Il y condamna ce qui jusqu'alors avait échappé à sa lumière, et il résolut de s'opposer à l'avenir, par un changement de conduite, ce qu'il pouvait y avoir eu de

défectueux dans sa vie précédente. Il prit résolution, en même temps, de se défendre de sa cure, qu'il remit entre les mains des Pères de l'Oratoire pour en pourvoir, par sa démission, celui qu'ils en jugeraient plus capable et il choisit une retraite pour y passer le reste de ses jours dans la pénitence.

(Après avoir demeuré 5 ans en l'abbaye de S. Cyran, il vint à Port R. des champs au mois de mai 1649 et y mourut le 15 janvier 1650)
Note du 1 éditant —

avant qu'il eut connu les grandes vertus de la Religion, dont il eut depuis la connaissance dans les entretiens qu'il eut ce bonheur d'avoir avec l'abbé de S. Cyran, son respect pour les dignités de l'Eglise était tel que le vicaire général d'Avignon, dont j'ai parlé (abbé Noiset) s'étant déchargé sur lui de la nomination de beaucoup de bénéfices, dépendant de l'abbaye de S. Martin d'Aunay, dont il était recteur, il ne put jamais se résoudre à nommer à aucun. Le crainte de blesser l'Eglise, en donnant la conduite des âmes à des gens, qui n'en auraient pas toute la capacité, le porta lui-même à choisir un excellent prêtre sur lequel il se déchargea de ce soin si important. Et de quelque obligation qu'il se sentit redevable encore envers le prélat qui l'avait pris de se charger d'un tel soin, il se crut encore plus obligé de ne rien faire contre sa conscience, qu'il appréhendait de blesser, en appelant à la conduite de l'Eglise ceux que la sainteté n'y aurait peut-être pas appelés. 11

(Sern. L. I p. 39-40)

Bicaïs = L'Oratoire de France = { Copie de la Bibl. N^{le} T. I, p. 214.
Mss. d'Aix, T. I, p. 214.

Charles Maigmar, d'une famille honnête de Vernon, qui était venue se transplanter à Rouen, était un prêtre vertueux à qui l'amour de la retraite inspira le dessein d'entrer dans l'Oratoire, peu de temps après sa fondation. Y ayant été admis le 19 Nov. 1614, il s'y conduisit avec beaucoup d'édification, ne cherchant qu'à plaire à Dieu par la pratique des bonnes œuvres et à se rendre utile à l'Eglise suivant la mesure des talents qu'il avait reçus. Sa modestie et la régularité de sa conduite le firent aimer et estimer de tout le monde. C'est à lui principalement que la Congrégation est redevable de l'établissement qu'elle fit à Rouen en 1616 et ce fut lui qui signa la déclaration présentée au Parlement touchant l'esprit et l'état de l'Oratoire, lorsqu'il fallut faire enregistrer les lettres patentes que Louis XIII avait accordées pour cet établissement, auquel les curés de la ville s'étaient d'abord montrés peu favorables. Le Père Maigmar logea, dans les premiers temps, ses confrères dans sa propre maison, et lorsque celle qu'ils acquièrent, deux ou trois ans après, fut en état d'être habitée, il en prit lui-même la conduite par ordre du cardinal de Beaulieu et en fut supérieur pendant 15 ans.

On le nomma ensuite à la cure de St^e Croix de Rouen, qu'il accepta sans quitter l'Oratoire. Ce fut une vraie bénédiction pour cette paroisse d'avoir un tel pasteur. Il en remplit tous les devoirs avec tout le fruit et tout le zèle qu'on pouvait attendre d'un homme aussi pieux et aussi éclairé qu'il l'était. Ses instructions étaient pleines de lumière et d'onction. Sa charité n'avait point de bornes et il ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à la sanctification de son troupeau. Tant de qualités l'avaient rendu cher, non seulement à ses ouailles, mais encore à toute la ville qui avait conçu pour lui une vénération singulière. Mais quelque flatteries que fussent les dispositions dont on l'honorait, elles ne furent rien moins que capables de l'éblouir. Après avoir travaillé pendant plusieurs années pour les autres, il crut devoir prendre un temps où il n'eût à s'occuper que de son salut.

L'amour de la pénitence et de la solitude le porta donc à renoncer à la charge des âmes et, s'étant remis de sa cure entre les mains d'un prêtre de l'Oratoire, vraisemblablement le P. de St^e Pé, il alla se renfermer dans l'abbaye de St^e Cyran, où l'on menait une vie fort austère. Après y avoir demeuré 999 années dans la plus grande ferveur, il se retira à Port-Royal des Champs, dans le dessein de s'y fortifier encore plus dans la piété par l'exemple des saints solitaires qui y habitaient (Microscope de Port-Royal et le Supplément) mais il n'y resta que 5 mois. Pendant ce court intervalle il édifia beaucoup tout le monde par sa bonté, sa douceur et surtout par une continuelle application aux choses de Dieu et aux vérités chrétiennes. Il en avait l'esprit et le cœur tellement rempli qu'il

lorsqu'il se trouvait engagé à rompre le silence, ses discours n'étaient que de Dieu et des Mystères de J.C. Tant devenue hydrogique, il était dans une chaise sans se pouvoir couber, mais toujours tranquille. Et lorsqu'on le voulait un peu réjoindre, on lui rapportait quelque bon passage de S^t Augustin sur la grâce. Le bon homme en était tellement touché qu'il en témoignait sa surprise par le mouvement même extérieur de ses mains et de son corps, en sorte qu'il eût pu dire: « Et meus et caro mea exultaverunt in Deum vivum! » Une chose bien édifiante et bien admirable, c'est que, lorsqu'on était obligé de se servir du rasoir pour lui scarifier les jambes qui étaient ulcérées, il leva les yeux au ciel et montrant ses plaies avec la main qu'il élevait ensuite en haut, il disait: « Voilà le chemin par où l'on va au ciel. » C'est qu'il avait ainsi vécu et souffert que le P^{re} Maignant mourut le 15 janvier 1650, laissant quelques petits ouvrages, dont voici la liste:

(1) Stances chrétiennes pour louer Dieu, brochure de 28 pages in 4^o, imprimées à Paris en 1638.

L'auteur y expose avec netteté les vérités de la ~~grâce~~ grâce et prouve sa nécessité pour toute œuvre chrétienne contre Gélage, Calvin et les autres hérétiques. Cet ouvrage est devenu fort rare; je ne puis assurer, dit M^r Goujet, qu'il ait composé d'autres poésies, mais on connaît de lui ce qui suit:

(Biblioth. française, G. 16, p. 122)

(2) Traictum apologétique de ses sentiments sur les mystères de la grâce, où il justifie à qu'il avait avancé sur ce sujet dans ses sermons ou instructions paroissiales qu'il avait données à Rouen et auxquels des Religieuses avaient voulu s'opposer, quoi qu'il n'eût parlé que d'après l'autorité de S^t Augustin.

(3) L'aujourd'hui évangélique, petit ouvrage qui fut composé pour expliquer cet endroit de l'Evangile où N.S. Répond de se mettre en peine du lendemain. On peut lire sur cela un Mémoire de M. de Cambout de Pontchâteau du 12 août 1684.

(4) Les premières prières et instructions chrétiennes pour les enfants avec d'autres instructions sur l'oraison dominicale, le Symbole des Apôtres, les Commandements de Dieu et de l'Eglise et les 7 sacrements. par M. Maignant, prêtre de l'Oratoire et curé de La Croix, S^t Omer, in-12. 1640, 2^e édition. La première avait paru en 1637.

Le P. Maignant avait un frère avocat à Rouen, lequel avait épousé une sainte femme, dont il n'eut qu'une fille qui se fit carmélite. Ces deux époux qui avaient toujours vécu dans la piété, s'étant séparés, vers 1633, d'un mutuel consentement pour travailler plus librement à leur salut, l'un devint prêtre à l'Oratoire et l'autre, religieux de Port-Royal. Ce qu'il y eut de singulier dans cet événement, c'est que en considération de la piété

Il entra dans la C^{on} de l'Oratoire l'an 1614, peu de temps après qu'elle eût été établie par le cardinal de Béville qui, connaissant sa suffisance et sa vertu, le fit supérieur de la maison de Rouen, qu'il a gouvernée pendant plus de 15 ans. Depuis, ayant été appelé à la cure de St-Louis dans la même ville, il y acquit une si grande réputation de bon pasteur et de judicieux ministre d'évangélisme, que non seulement sa paroisse, mais même toute la ville l'avait en une singulière vénération. Enfin l'amour de la pénitence et de la solitude l'ayant porté à quitter la charge des âmes pour ne vaquer plus qu'à son propre salut, il se retira à l'abbaye de St-Gyran, où il demeura 5 ans, et ensuite à Port-Royal des Champs, au mois de mai 1619, où il n'a demeuré que 7 ou 8 mois. Sa mort arriva à Port-Royal au mois de janvier 1620, âgé de 65 ans. Il édifiait tout le monde par sa bonté, sa douceur, et par une continuelle application aux choses de Dieu et aux vertus chrétiennes dont il avait le cœur et l'esprit tout remplis. Ses discours n'étaient que de Dieu. Dans sa dernière maladie, il ne désirait rien plus que d'être avec Dieu, répétant souvent ces paroles du cantique de St-Thomas : *quando fiet illud quod tam sitis!* Quand arrivera, ce que je désire avec tant d'ardeur!

Trois ou quatre heures avant sa mort, comme on lui découvrît une jambe, où la gangrène s'était mise, il dit en souriant, dans la force de la douleur : *ce voilà le chemin du ciel!* Il fut longtemps infirme et hydropique, ne pouvant pas se coucher, mais très tranquille. Lorsqu'on voulait le réjoindre, on lui disait quelque bon passage de St-Augustin sur la guérison. Il en était si touché, qu'il en témoignait sa joie par le mouvement extérieur de ses mains et de tout son corps. Il aimait extrêmement la pauvreté. Il se défaisait peu à peu de tous ses livres, afin de se défaire de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire, ne regardant comme tel que l'écriture St^e. Il fut inhumé à Port-Royal dans l'église, devant l'autel de St-Louis.

Sonloge est dans le Néologie de Port-Royal des Champs T.I p. 26 C.II p. 54
+ 308

Ouvrages :

- I. L'artum présenté à M. de Harlay, archevêque de Rouen, et imprimé à
Il avait prêché la doctrine de St-Augustin sur la grâce, 7 ou 8 ans avant que le livre de Jansénius parût. Des Capucins s'en alarmèrent, de sorte qu'il se vit obligé de se justifier, et pour cela il composa ce factum.
- II. L'aujourd'hui d'évangélisme pour expliquer et entendre de l'évangile où N.S.
Répond de ce mettre, en fin du lendemain

R. P. BOUGEREL
Bibliog-Orat. (T 1, p. 86)
Ms. de Montpellier

cf. de la notice 10

1852.

Born

2 April

J. J. May.

Oratoriens solitaires de Port Royal

Le P. Vachot mort en 1646⁴⁶~~47~~

Le P. Maignant " en 1650

" En juillet et août 1646 a été ici le P. Vachot, de l'Oratoire, qui conduisait les affaires de la maison de N.D. des Vertus. Il avait pris le nom de M. Chabot, qui est l'anagramme de Vachot. Il passa ce temps en pénitence, retraite, veilles, lectures, prière, silence. C'était M. Singlin qui le conduisait. Le P. Camus, supérieur de la maison N.D. des Vertus, était l'intelligence avec lui et l'aimait fort. Sa solitude était telle qu'en deux mois, je ne l'ai pas entretenu une seule fois "

Le Maistre = Mémoires touchant les personnes que Dieu avait touchés d'un sentiment de pénitence et qui s'étaient retirés en divers temps dans l'ancienne abbaye de Port Royal des Champs.

Le Père Charles Maynard

M. M. 607, 1 catalogue, N° 624 =

Charles Maynard, prêtre, entré en 1614.

9
Confession au Charles Maynard